

Le dossier de la mort lente (suite) (2 articles)

1 - LE GÉNOCIDE INVISIBLE EN AFGHANISTAN

Du 29 février au 2 mars s'est tenu à New Delhi un colloque organisé par l'association des Médecins Indiens pour la Paix et le Développement sur le thème du dialogue entre experts médicaux et décideurs (politiques et militaires). L'amiral Vishnu Baghwat, ancien chef d'Etat-Major de la marine indienne, est notamment intervenu sur les effets de l'uranium appauvri en Afghanistan et dans les pays limitrophes car les frontières n'arrêtent pas davantage les particules d'UA issues des bombardements qu'elles ne pouvaient bloquer le nuage de Tchernobyl. Elles restent sensibles à 1600 km autour de Bagdad ou de Kaboul, ce qui signifie que la capitale indienne, New Delhi, est concernée directement, bien que l'Inde ne soit pas un pays belligérant.

L'amiral Baghwat, après avoir rappelé les effets enfin reconnus depuis 2002 des retombées sur l'ensemble du territoire US des expériences nucléaires américaines des années 1950 dans le désert du Nevada, soit l'augmentation des cancers, mutations génétiques, malaises cardiaques, autisme, diabète, maladie de Parkinson, ALS, asthme, hypothyroïdie du nouveau-né, syndrome de fatigue chronique, obésité et difficultés d'apprentissage, donne quelques chiffres qui font choc : un gramme d'UA libère 12.000 particules alpha par seconde et une seule suffit à initier un cancer ; 800 tonnes d'UA équivalent en rayonnement à 83.000 bombes de Nagasaki et l'on calcule que 500 tonnes ont été déversées sur l'Afghanistan ; la durée d'activité de ces particules dépasse l'âge actuel de la planète (environ 4,5 milliards d'années). En fait, l'UA brûle lors de l'impact d'un obus ou d'une bombe en libérant un oxyde d'uranium en aérosol (fumée) dont les particules sont extrêmement fines, de 0,5 à 5 microns de diamètre. Elles se déposent lentement sur le sol qu'elles contaminent ainsi que sur les plantes comestibles mais, surtout, elles stagnent dans l'air où tout être vivant les respire. C'est cette contamination interne des poumons et du système digestif qui entraîne les troubles connus depuis 1991 sous le nom de "syndrome de la guerre du Golfe".

L'amiral cite largement dans son intervention un article du directeur de l'Afghan Depleted Uranium and Recovery Fund, Mohammad Daud Miraki, article disponible sur Internet dans la traduction de Pascale Barthélemy et Lisbeth von der Falk sur le site d'Action des Citoyens pour le Désarmement Nucléaire, <http://acdn.France.free.fr> et intitulé "Le génocide silencieux venu d'Amérique". Miraki décrit les fausses couches, les naissances monstrueuses, les cancers et les troubles mentaux qui frappent les villageois afghans plus sûrement que la sécheresse et la famine. Il cite Jooma Khan, un grand-père de la province de Laghman dont la plainte lui offre le titre de son papier : "Quand j'ai vu mon petit-fils malformé, j'ai réalisé que mes espoirs en l'avenir avaient disparu pour de bon... Cette fois, je sais que nous faisons partie du génocide invisible que nous ont infligé les Américains, une mort silencieuse à laquelle – je le sais – nous n'échapperons pas."

Le problème, explique Miraki, vient du faible coût de l'uranium appauvri. Pour rendre missiles et bombes "intelligentes" guidées par satellite ou par laser plus performants, il fallait remplacer les coques conventionnelles par un métal lourd, donc uranium ou tungstène. Mais ce dernier est cher, plus utile dans l'industrie spatiale ou pour des aciers spéciaux et difficile à produire – alors que l'UA, sous-produit de l'enrichissement de l'uranium naturel nécessaire au nucléaire civil, est très bon marché, parfois carrément donné en tant que déchet encombrant, il brûle aisément et l'on peut le modifier pour obtenir des effets secondaires intéressants pour les militaires : thermiques, incendiaires, de métal liquide, de haute pression, de plasma, etc., tous ces effets étant impossibles à obtenir avec le tungstène.

Les hauts gradés qui passent commande de telles armes ont-ils oublié les radiations ? Non puisque, selon un rapport de l'UMCR (Centre de recherche médical sur l'uranium), "le

personnel de l'opération Paix Durable pour le ciblage, les forces spéciales et les équipes d'inspection des sites et d'intervention après bombardement ont reçu des consignes de protection radioactive, des détecteurs de radiation et des équipements de protection avant et depuis leur entrée en Afghanistan." Les armes nouvelles que le plan stratégique US prévoyait de tester sur le terrain afghan sont conçues principalement pour la destruction d'armes NCB enterrées lors de guerres préventives contre des "états voyous". Le rapport de l'UMCR précise que "ces armes, par définition, exigent un lest lourd, des revêtements de diamètre étroit qui peuvent pénétrer profondément dans la terre ou à travers des cibles militaires extra-renforcées, suffisamment résistants pour supporter des impacts à grande vitesse avant d'atteindre la profondeur où elles exploseront". En d'autres termes, de l'UA pour "venir à bout de 14 à 20 pieds de béton lourd renforcé". De plus, "à la différence des pénétrateurs anti-blindage en uranium appauvri de la Guerre du Golfe, ces nouvelles ogives seraient utilisées en conjonction avec des charges hautement explosives ou des charges à haute pression et des détonateurs à retardement". Ce qui, bien entendu, n'empêche pas les pénétrateurs des anciens conflits, toujours à l'UA, d'équiper hélicoptères de combat et forces terrestres.

Le Dr Michael Repacholi, un des porte-parole de l'OMS, note que, lors du retour à la vie normale, les enfants en bas âge qui portent aisément la main à la bouche sont encore plus que les adultes susceptibles d'ingérer les particules d'oxyde d'uranium résiduelles. Miraki rappelle à ce propos qu'il a fallu 5 ans pour que des troubles de santé apparaissent après la guerre du Golfe alors qu'en Afghanistan, les gens ont commencé de se plaindre y compris de malformations de nouveaux-nés "dans les semaines qui ont suivi le bombardement initial". Ce fait donne la mesure des quantités d'UA déversées sur la terre afghane – plus de 6600 bombes "intelligentes" dans les premiers mois selon la BBC. L'UMRC, après deux missions d'observation, constate que "les mesures radiologiques de civils afghans indiquent des concentrations d'uranium (en nanogrammes par litre d'urine par 24 heures) de 4 à 20 fois supérieures à celles des populations normales." Mais continuons la lecture, il y a pire : "Les taux isotopiques d'uranium contaminant mesurés chez les civils afghans montrent que ce n'est pas de l'uranium appauvri." Un examen radiologique d'urine standard identifie les taux de chacun des trois isotopes naturels, U234, U235, U238. La proportion permet de déterminer s'il s'agit uranium appauvri, naturel ou enrichi. Ces résultats sont corroborés par l'analyse des fragments d'armes retrouvés sur site. Cela signifie que, pour réduire encore les coûts, on prélève l'uranium destiné aux enveloppes de bombes et de missiles lors de la première phase de traitement du minerai ou que l'on utilise des déchets de centrales retraités.

Dans la région de Jala Abad, le taux d'uranium est de 45 fois la normale. Autour de Tora Bora et à Kaboul, il atteint 200 fois le niveau de référence. L'eau des rizières et des bassins environnants n'atteint "que" 27 fois la normale. Les sols autour des sites exposés, c'est à dire bombardés, "que" 3 fois le niveau de référence. La contamination suit une sorte de croissant de l'est au sud-ouest de l'Afghanistan qui correspond en gros aux zones de peuplement pachounes. Les effets sur la santé sont, pour certains, assez surprenants. On remarque des malformations génétiques, des retards mentaux, des saignements (gencives, oreilles, vomissements, selles), des lésions cutanées qui rappellent Hiroshima mais aussi une forme étrange de paroxysme émotionnel qui suggère une dérégulation hormonale intense : "Plusieurs mois après le bombardement, les femmes de la région se mettaient en colère pour rien et leur colère tournait en rage, ce qui avait pour conséquence de les faire s'évanouir puis de les faire mourir." Jusqu'ici, ce qui ressemble de prime abord à une auto-intoxication par l'adrénaline qui irait jusqu'à l'overdose n'était décrit que dans quelques contes et mythes que l'on croyait imaginaires de bout en bout.

Geneviève BEDUNEAU

The Guardian, 10 avril 2002
Boston Globe, octobre 2002
Socialist Worker Online, 11 octobre 2002
Le Laissez Faire City Times, vol.5 n°44, 29 octobre 2001
Bulletin of the Atomist Scientists 1999
<http://www.rense.com/general35.perp.htm>
E-mail : Mdmiraki@ameritech.net

2 – LE RAPPORT CENSURÉ SUR L’IRAK

Une controverse à relents de scandale agite le monde d’ordinaire feutré des spécialistes internationaux de la santé publique.

L’homme par qui le scandale arrive se nomme le professeur Keith Baver-stock. Il exhibe un pedigree scientifique des plus impressionnant et travaillait jusqu’en mai 2003 comme expert à l’OMS en matière de dommages dus à la radioactivité. Avec le professeur Carmel Mothersill de l’université canadienne McMaster et Mike Thorne, consultant auprès de l’OMS sur les rayonnements ionisants, il est l’auteur en 2001 d’un rapport sur l’Irak – un état des lieux dix ans après la guerre du Golfe – un rapport fort alarmant dont l’OMS a interdit la publication. Baverstock, devant l’ampleur de la querelle, s’est retiré de l’OMS, travaille désormais dans le cadre du département Environnement de l’université Kuopio, en Finlande, puis a accepté de prendre la tête de la nouvelle Commission de gestion des déchets radioactifs créée par le gouvernement du Royaume Uni.

A première vue, ce rapport ne se démarque pas beaucoup de tous ceux qu’ont publié ici et là des ONG conscientes des risques de l’uranium appauvri. Il pointe les risques spécifiques de cancers, de maladies génétiques et de désordres nerveux dus à la contamination interne par les micro-particules radioactives. Il précise que les conditions de sécheresse particulières à l’Irak rendent la pollution des sols et de l’air (poussières soulevées) plus durable qu’en d’autres régions du globe, ce qui augmente d’autant les risques. Il démontre qu’il existe de plus en plus de preuves scientifiques d’une nocivité de l’uranium appauvri très supérieure à ce que l’on supposait a priori, du fait de sa dispersion en micro-particules facilement respirées ou ingérées, du fait aussi qu’il existe un effet de « contagion » dans les tissus vivants tel que les cellules avoisinant celles qui ont été directement irradiées se règlent — ou plutôt se dérèglent — sur les cellules malades, ce qui entraîne des désordres plus nettement marqués. Il note aussi qu’aucune décontamination sérieuse n’a été entreprise.

Keith Baverstock accuse : “Je pense que notre étude a été censurée et supprimée par l’OMS parce qu’ils n’aimaient pas ses conclusions. Des expériences antérieures suggèrent que les fonctionnaires de l’OMS s’inclinent sous la pression de l’IAEA qui a pour but de promouvoir l’énergie nucléaire. C’est d’autant plus malheureux que publier cette étude aurait pu aider à alerter les autorités sur les risques d’utilisation de l’UA en Irak.” L’AIEA (Agence Internationale de l’Energie Atomique) est une institution spécialisée de l’ONU dont le but avoué est de favoriser le développement du nucléaire civil tout en faisant appliquer les garanties du traité de non-prolifération militaire. C’est l’AIEA qui fut chargée en 1991 après la guerre du Golfe de la partie nucléaire des inspections de l’ONU en quête des armes de destruction massive. Le Dr. Michael Repa-choli, porte-parole de l’OMS à Genève, réplique que “cet article n’a pas été approuvé pour la publication car certaines parties ne reflètent pas exactement ce que le groupe international d’experts réunis par l’OMS considère comme la meilleure approche scientifique dans le domaine de l’UA” et que l’AIEA n’a joué qu’un rôle très mineur dans l’affaire. Une manière fort courtoise de jeter un doute sur la compétence de Keith Baverstock !

Il se peut que ce ne soit qu'une querelle d'expert comme les progrès de la science en génèrent tous les jours. Il se peut que le désaccord scientifique masque un différend idéologique entre partisans et adversaires du nucléaire civil. Mais déjà dans ce cas les règles démocratiques bien comprises voudraient que l'on instruisse les peuples des données du problème et donc que l'on publie — deux rapports différents s'il le faut. Il se peut aussi que l'AIEA ait tendance à jeter un voile pudique sur les risques sanitaires liés au nucléaire, y compris militaire. Dans ce cas le scandale serait patent et une telle attitude particulièrement irresponsable.

Geneviève BEDUNEAU.

D'après Bob Edwards, "Qui a supprimé une étude scientifique sur les menaces de cancer dus à l'uranium appauvri en Irak ?", Sunday Herald, 22 février 2004.